

Rawdon, le 26 mai 1953

Mon cher Marcel,

Ta dernière lettre m'a désolée. Il ne faut pas te laisser abattre ainsi. Après tout, il y a six mois à peine que tu as ouvert ton bureau, et tu disais toi-même qu'il fallait te donner un an avant d'avoir un peu de clientèle. Ce qui me paraît le plus triste là-dedans, c'est que tu considères ce temps d'attente comme un temps perdu. Songe, au contraire, que plus tard tu pourras le regretter comme un temps que tu aurais pu employer à profit pour lire, écrire un peu, améliorer ton français, que sais-je! C'est un temps que tu pourrais tellement tourner à ton profit, au lieu de te ronger les freins, de vouloir pousser dessus afin qu'il cède la place à un autre. Méfie-toi, chéri, de ces dispositions; ainsi, tu fais du temps un ennemi beaucoup plus que ce qu'il devrait être, c'est-à-dire un associé et une des plus grandes richesses que nous possédions sur terre. Je vois que ce n'est pas facile, lorsqu'on est nerveux comme tu l'es, de contrôler son impatience. Pourtant, il n'en tient qu'à toi de changer du temps mort en temps vivant qui pourrait te servir à acquérir des connaissances, de la facilité en ceci ou cela, à ton choix. Apporte un dictionnaire au bureau, une grammaire et travaille ton français... aussi l'anglais; ainsi, cette période d'attente pourra te servir. Je t'en prie, mon chou, écoute-moi; ce sont là de vieilles vérités ennuyeuses que je te raconte, mais toujours utiles à entendre.

L'Académie canadienne-française doit me décerner, enfin, cette semaine, sa médaille²; à ce propos, le secrétaire m'a appelée chez Parkinson — j'imagine que tu as dû lui indiquer le moyen de communiquer avec moi — me demandant d'aller la recevoir à Montréal mercredi — ce que je n'ai aucune intention de faire — mais j'ai dit la chose autrement, plus poliment.

J'ai hâte de te revoir. Sois courageux. Tu as fait beaucoup de chemin durant la dernière année. Je t'embrasse avec affection.

Gabrielle